

# **L'homme africain et son monde: perception et appréciation du réel africain. L'exemple de l'eau chez René Maran**

(El hombre africano y su mundo: percepción y apreciación  
de la realidad africana. El ejemplo del agua en René Maran)  
(African man and his world: perception and appreciation of the  
african reality. The example of water in Rene Maran's works)

## **Buata Malela**

Université Paul Verlaine Metz, UFR Lettres et langues, Centre de recherche  
"Michel Baude – Littérature et spiritualité". Ile du Saulcy 57045 Metz cedex 1,  
France. Tél.: (+33) (0) 387547222. Fax: (+33) (0) 387315640. Courriel: bbundu-  
ma@ulb.ac.be

**BIBLID [1132-3310 (2005) 14, 77-86]**

### **Résumé**

L'objectif de cette contribution est d'étudier le fondement du rapport de René Maran à l'Afrique à travers notamment l'examen de sa nouvelle *Djogoni*, ainsi que de sa correspondance avec Manoël Gahisto. On se rend compte qu'à travers ses multiples configurations, l'eau devient centrale dans la perception et l'appréciation du réel africain que Maran s'est inventé dans ce récit.

**Mots-clés:** Rapport à l'Afrique. Unité du fondement. Eau. Métissage. Atavisme.

### **Resumen**

El objetivo de esta contribución es estudiar el fundamento de la relación de René Maran con África, principalmente a través de su relato *Djogoni* y de su correspondencia con Manoël Gahisto. Podemos darnos cuenta de que a través de sus múltiples configuraciones, el agua se convierte en un elemento capital en la percepción y apreciación de la realidad africana que Maran se inventó en este relato.

**Palabras clave:** Relación con África. Unidad de fundamento. Agua. Mestizaje. Atavismo.

### **Abstract**

The purpose of this paper is to examine the foundation of the relation between French writer René Maran and Africa. This relation is present in his novel *Djogoni* and his letters with Manoël Gahisto. In this novel the water becomes a central element in the perception and appreciation of the african reality.

**Keywords:** Relation to Africa. Unity of foundation. Water. Interbreeding. Atavism.

Étudier les lettres revient à interroger particulièrement les fondements de notre rapport au monde à partir d'un corpus littéraire. C'est cette direction très générale que j'aimerais suivre pour étudier l'écrivain René Maran. Si de nombreuses études lui ont déjà été consacrées, à ma connaissance, rares sont celles qui l'ont approché par le biais du rapport de l'homme au monde, en l'occurrence de son rapport à l'Afrique, c'est-à-dire sa perception et son appréciation du réel africain. Je partirai de l'hypothèse que l'une des visions maranesques concernant ce continent agit par l'intermédiaire de l'eau devenue un des éléments de l'unicité du monde africain, ce qui nécessite d'abord d'interroger ses modalités d'expression, puis son statut littéraire. Pour ce faire, notre attention sera particulièrement portée sur *Djogoni (Eaux-fortes)*, une œuvre rarement abordée, ainsi que sur la correspondance de Maran avec son ami Manoël Gahisto.

## **1. Multiples modalités d'expression de l'eau**

### **1.1. *Djogoni***

Dans les années 1910, René Maran écrit ce premier texte en Oubangui-Chari. Il se nourrit alors de son expérience de fonctionnaire colonial, comme la lecture de cette nouvelle pourrait le montrer. Le jeune écrivain l'appelle d'abord *Le roman d'un métis*. Le *Paris-Journal* de Richard Gérauld, qui publie des pages littéraires animées par Charles Morice et Georges Le Cardonnell, refusera la publication de ce récit. D'ailleurs, Maran qualifie son texte d'exotique dans une lettre envoyée à Gahisto en 1912: *Hier, dit-il, j'ai mis le point final à mon récit exotique. Vous avez raison. Je l'appellerai "Djogoni" sans plus. "Le roman d'un métis" est un titre trop long* (lettre de René Maran citée par Gahisto, 1965: 106). Pourquoi utilise-t-il une telle caractérisation? À mon sens, parce que l'intrigue se déroule simplement en Afrique. Dans ce récit, en effet, l'évocation de l'Afrique passe d'une part par la relation violente du Français d'Afrique avec des populations africaines. Cette violence peut être cependant atténuée grâce à l'affection individuelle d'un Français envers un Africain lorsque ce dernier est assimilé, comme le seraient les métis, incarnation vivante de ladite violence: ils résulteraient des agissements de certains fonctionnaires français accouplés avec de jeunes femmes africaines. Elle passe d'autre part par la représentation du comportement africain, fruit de l'instinct et héritage ancestral (musique, danse, etc.). Maran exploitera plus tard certains de ces éléments dans *Batouala, véritable roman nègre*.

Outre cette problématique relationnelle, les différents protagonistes —l'administrateur colonial, Marthiens, Djogoni Akanda qui se distingue des populations africaines par sa proximité avec la "culture blanche": il parle mieux français et se tient différemment des Sénégalais, Batékés, Loangos, Bangalas, etc., de sa femme Mouhinda— se meuvent dans un environnement où l'élément aqueux occupe une part importante. Notamment, au début du récit, c'est Noël: Marthiens, nostalgique de Bordeaux, est rongé par la solitude. Il songe alors à son départ comme l'écrit Maran:

L'air sent la pluie. Il bruine même; un peu; très peu. L'ombre, progressivement, submerge le ciel bas. Aux bruits des poulies, des chaînes, des câbles dans les écubiers, se mêlent des bruits de bronzes en prières. Ils viennent d'églises invisibles. Leurs sonorités émeuvent l'eau, comme un gong frappé d'un poing léger. L'immobilité bouge... Le fleuve, jaunâtre de boue, ouvre, d'une étreinte brutale, les lèvres verdoyantes des rives; [...]. (Maran, 1965: 160)

Marthiens continue son rêve de départ. L'élément aqueux fait toujours partie du décor: *Là-bas, au large, on entend déjà hurler la mer. Trompe-loup n'est plus. Les embruns giclent. Il pleut; le navire gronde; le navire trépidé; le navire tangue et roule. Hypnotisé par le lointain lugubre, il va vers lui... (Ibid.)*. Il est ensuite associé à la tristesse lorsque Maran parle de la pluie: *Une femme et son mari sanglotent, avec des boquets, à l'arrière... Il pleut; toujours... (Ibid.)*. Ou encore à la solitude, au moment où Marthiens se promène seul dans la nature, il goûte à l'eau ferrugineuse: *Il allait. L'herbe coupait son pantalon kaki ou lacérait ses doigts. Il allait. Il franchit plusieurs marigots, goûta leurs eaux ferrugineuses et froides, s'y lava les mains (Id.: 166)*.

Mais l'eau peut prendre la forme d'une tornade ou celle de la pluie. Par exemple, Djogoni perd ses pétales de fleurs à cause d'une tornade. Il se met alors en colère, lui qui est partagé entre deux cultures parce qu'il est métis: *Un jour, une tornade ayant défeuillé les pétales odorants, il avait pleuré et maudit le Dieu des chrétiens et la Lune qu'adoraient ses ancêtres, tant luttait en lui sa sauvagerie atavique et l'âme contemporaine qu'on lui avait faite, le sang paternel et l'instinct maternel (Id.: 173)*. Une autre illustration montre qu'avant la cérémonie du mariage de Djogoni et Mouhinda-Matété, il se met à pleuviner et les convives se mettent à jaser: *Enfin, vaguement étouffée par l'émiettement de la pluie sur les vitraux, une rumeur faible se propagea (Id.: 174)*. Puis la cérémonie commence, malgré l'intensification de la pluie: *Le mauvais temps assombrissait l'église. Les ressacs du vent, le claquement brusque des vasistas mal fermés, la pluie qui battait les vitraux, l'aboiement des*

*chiens, le cri des négrillons ne lui importaient plus... (Ibid.).* Une autre forme de l'eau est le fleuve que traverse Djogoni pour se rendre au Congo voisin, comme le rappelle le passage ci-dessous:

Tous les jours, laissant à son commis la gérance du magasin, il traversa le Pool...

Accoué aux bastingages du vapeur, il regardait sa maison disparaître, et Brazzaville. Là-bas, peu à peu, surgie de l'épaisse brume matinale, Léopoldville élançait ses blancheurs, près des chutes aux grondements assourdis, et Kinshasa s'épanouissait au soleil. (*Id.*: 184)

Djogoni se trouve dans le bateau qui le mène à Kinshasa et une solitude douloureuse demeure en lui. Dès lors, peu lui chaut la vie sur le fleuve.

L'eau du fleuve se lamait de clartés. Des pirogues creusées d'un tronc d'arbre, des baleinières en tôle glissaient au rythme égal des pagayes. Des canots à pétrole passaient et s'éloignaient. D'énormes poissons étonnaient son regard de sauts puissants et brefs. Mais replié en lui-même, il écoutait plutôt venir mourir en son oreille les ondes sonores de trois villes, et, plus haut que ces bruits, retenir l'écho de sa douleur... (*Ibid.*)

C'est également la tristesse lorsque Djogoni doit retourner à Brazzaville. L'eau et le bateau en deviennent la réification exemplaire.

Le front plissé, il reprenait le bateau. Un grincement de chaînes et de poulies. Un sifflement. En marche. Las Citas devenait lointaine, petite lumière dans le brouillard fluide; Kinshasa et Léopoldville aussi. Les bruits s'enténébraient, même le clapotement mou et flou de l'eau involontaire... (*Id.*: 185)

Ou plus loin dans le récit, Djogoni rentre de Matadi. Grâce à ce voyage, il comprend qu'il est finalement mieux de ne "pas viser plus loin que ses origines". Maran décrit ensuite la journée de Djogoni: *Il avait chassé tout le jour, sans but. La saison des pluies était finie; les tornades violentes n'étaient plus à craindre. Il avait passé maint et maint potos-potos dont les boues marécageuses abritent les crocodiles (Id.: 192).*

Le fleuve est encore évoqué, notamment quand Djogoni ramène sa femme dans son village. Dans le bateau, les pilotes sondent le fleuve: *À l'aide de perches appuyées contre la rive, quelques manœuvres firent déraper le bateau cependant que, debout de chaque côté de l'avant, les pilotes sondaient le fleuve de leurs "sissongos"... (Id.: 196).* Après avoir ramené Mouhinda-Matété dans son village conformément à la coutume, Djogoni se met à pleurer pendant que s'éloigne le bateau du retour.

Soudain, il courut vers l'embarcadère. Le navire s'en était, déjà, peu à peu écarté. Alors, il agita vers elle ses mains sèches et tremblantes. [...]

Le vapeur s'éloignait; toujours...

Maintenant, toutes les amarres abordées, il pointait vers le plein fleuve, dans la direction de Loukoléla, dans la direction de Banghi, la lointaine... (*Id.*: 197)

Arrivé à Brazzaville, Djogoni a toujours la nostalgie de sa femme. Cette nostalgie est associée au fleuve, car il croit qu'elle en resurgira.

[...] il allait s'asseoir sur un de ces rochers grouillant de verdure, dont les masses, imposantes encore que ruinées, surplombent les méandres du fleuve élargi.

Là, du fond de sa douleur secrète, les regards perdus dans un rêve, il cherchait toujours, au loin, sur l'eau crépusculaire, si, ramenée en pirogue, n'apparaissait point sa femme, la tant douce petite Mouhinda. (*Id.*: 198)

À travers le cas des métis ou des "sang-mêlé", René Maran saisit l'occasion de problématiser les rapports de la France à l'Afrique dont Djogoni Akanda serait l'incarnation. Ce dernier est né d'un mélange "Blanc-Noir" et constitue de ce fait un cas d'école des difficultés liées à l'assimilation. Sa double appartenance le place en permanence dans une sorte d'instabilité identitaire, comme on peut le déduire de ces exemples. Il est à la fois nourri par sa part française et sa "sauvagerie" africaine pour paraphraser Maran. Mais c'est sa part africaine qui l'emporte souvent sur l'autre. À ce sujet, on a vu que lorsque les pluies diluviennes abîment ses fleurs, Djogoni exprime alors sa colère en maudissant les dieux issus de sa double appartenance (dont la déesse de la pluie); après sa traversée du fleuve, il finit par comprendre qu'il vaut mieux ne pas viser plus loin que ses origines.

L'élément aqueux occupe une place importante dans cette fiction parce qu'elle s'imbrique dans le problème identitaire de Djogoni en provoquant chez lui des sentiments (colère, nostalgie, etc.) ou des réflexions (sur son atavisme: ne pas aller plus loin que ses origines) sur sa condition d'existence. En s'insérant dans l'expérience quotidienne, l'eau devient une sorte d'unité du fondement des rapports de Djogoni à son environnement africain dominé par l'eau. Ceci nous amène à constater que Maran traite surtout de l'eau des pluies et des fleuves (Congo) précédés d'orages et de tornades. Il y a également la saison des pluies. Ces eaux peuvent provoquer une certaine nostalgie ou un sentiment de tristesse. Ce sont ces mêmes éléments que l'on trouve présents différemment dans sa correspondance avec Manoël Gahisto.

## 1.2. Correspondance avec Gahisto

Fonctionnaire colonial depuis 1909 en Oubangui-Chari, René Maran correspond régulièrement avec ses amis littéraires rencontrés grâce à son éditeur lillois, Léon Bocquet. L'écrivain français écrit fréquemment à ses amis et leur raconte entre autres ses multiples activités administratives. Il profite de ses lettres pour y glisser des descriptions relatives à l'environnement. L'élément aqueux y est maintes fois mentionné. C'est particulièrement le cas dans une lettre datée du 19 juin 1911 qu'il adresse à son ami Manöel Gahisto. Après lui avoir décrit la région où il est affecté, Maran lui parle ensuite de sa somptuosité: *Le magicien, quel est-il, qui pourra dire la lune lucide, et le fleuve qui roule des eaux inconscientes à sa clarté métallique, le grognement des panthères, la clignotante lumière des lucioles, les danses indigènes lorsque la nuit annihile les espaces tépides* [...] (lettre de René Maran citée par Gahisto, 1965: 103). L'eau est, en l'occurrence, le "fleuve qui roule des eaux inconscientes"; ailleurs, il s'agit de "ciel nuageux", prélude à la "tornade" suivie de la "pluie", comme le montre cet extrait issu d'une lettre à Gahisto datée du 1<sup>er</sup> août 1912. Maran y termine son propos comme suit:

Il est midi. Un peu de vent. Ciel nuageux. Pas un bruit. La tornade ne doit pas être loin. Et il y a souvent des tornades ici, et de la pluie. Il est vrai que c'est la saison. Le matin, il fait très frais. Un brouillard dense persiste jusque neuf heures. Et puis, tout de suite, c'est un soleil de plomb, une chaleur lourde que coupent de brusques ressauts du vent. Après, c'est la pluie, et la foudre craquante, et la boue, et les fourmis, et les éphémères, et les moustiques. Doux pays, dirait Forain. Heureusement qu'il y a de belles nuits de lune. (lettre de René Maran citée par Gahisto, 1965: 110)

Dans une autre lettre du 11 octobre 1912, Maran commence en précisant qu'il n'a pas beaucoup plu et qu'il craint une sécheresse catastrophique pour les habitants: *Bien que ce soit la saison des pluies, il a plu fort peu jusqu'ici. Si le n'zapa ti n'gou, la grande déesse de la pluie, ne répare pas son oubli, il y aura une grande sécheresse et une grande famine bientôt* [...] (*Id.*: 112). Dans la même lettre, Maran termine en évoquant la douceur de la nuit et le "bruit des chutes de la Pombe": *Il faut que j'aille, dehors, sentir l'odeur des bananiers et entendre le bruit des chutes de la Pombe, dans le vent. Même ce parfum d'eaux croupissantes et d'herbes pourries n'est pas désagréable, qui alterne avec celui des bananiers.* [...] (*Id.*: 114). Quelques mois plus tard, Maran écrit encore à son ami en évoquant toujours la pluie. Il lui dit dans sa missive du 6 mai 1913 que les dégâts causés par la pluie diluvienne l'ont empêché de lui écrire: *Déjà hier, je voulais vous écrire. Il y eut tornade. Et la foudre est tombée sur la case*

*d'un commerçant, il me fallut, sous une pluie diluvienne, aller organiser les secours, car un incendie, peu important du reste, s'était déclaré (Id.: 118).*

En juin 1913, le fonctionnaire colonial commence sa lettre par une information climatique. C'est encore l'humidité qui attire son attention: *Il fait doux. L'air mouillé sent la banane et la pluie. Le vent apporte encore d'autres parfums humides. Je reconnais celui des menthes sauvages... [...] (Id.: 123).* Maran entame une autre lettre du 7 juillet 1913 de la même manière que la précédente: *Avant que ne se levât le soleil, il a plu. Aussi, fait-il un peu frais. Cette humide fraîcheur a l'agrément d'une caresse qui vous frôle et ne vous touche point (Id.: 125).* Gahisto rapporte une lettre de Maran à son ami éditeur, Léon Bocquet. Maran lui parle de l'écriture de *Batouala* et dit qu'il lui faudra noter les "effets de lune dans l'orage". Gahisto cite la lettre à Bocquet: *Le ciel est orageux. Il faudra que je note ce soir des effets de lune dans l'orage. Batouala le Mokondji bénéficiera de ces observations (Id.: 126).* L'eau, par la suite prend la forme de la rivière, tel qu'il en fait description dans sa lettre à Gahisto du 10 avril 1914 où il parle de sa nouvelle affectation: *Ce poste est bâti au bord de la Kouma, rivière qui, actuellement, a deux mètres de profondeur. Dans deux mois, c'est sept à huit mètres qu'il me faudra dire (Id.: 129).* Dans la même lettre, il commente le climat: *La saison, l'odieuse saison des pluies, est revenue. Chaleur humide et lourde toute la journée, avec amoncellement de nuages. Le soir, vent, pluie, éclairs, orage, tornade, moustiques. Ah! le beau pays, l'aimable temps, la délicieuse température (Id.: 131).*

Dans une autre lettre du 11 décembre 1915 qui commence toujours par une description de sa journée, l'élément aqueux apparaît encore:

Ces jours derniers, malgré le temps pluvieux, j'avais négligé d'absorber de la quinine. Résultat! Un léger accès paludéen. Je crois qu'il est jugulé aujourd'hui. Hélas! il pleut toujours. La paresse répand sur mes yeux les sables du sommeil. Je ne connais d'autre remède à ma torpeur que la causerie. (Id.: 136)

Dans une autre missive, il évoque toujours la pluie: *Il a plu toute la matinée (Id.: 152).*

On observe aussi que l'évocation de l'eau est récurrente dans la correspondance de Maran et rejoint les mêmes modalités d'expression que dans *Djogoni*. Seulement dans ce récit, l'eau est fictionnalisée, tandis que la correspondance se réfère à une réalité observée dans la quotidienneté africaine: d'une part, l'eau des rivières et des fleuves (Kouma, Pombe) et d'autre part, l'eau des pluies (précédée d'un orage ou d'une tornade) incarnée par la saison des pluies. On voit ainsi que l'eau joue singulièrement un rôle central dans le récit précité et dans l'imaginaire de ce fonctionnaire colonial. Elle permet de mettre en lumière son rapport à l'Afrique dont la

représentation prend racine notamment dans le fond colonial français. C'est dans ce fond que Maran puise son rapport à l'Afrique.

## **2. Perception et appréciation maranesques de l'Afrique**

Historiquement le rapport de l'Europe à l'Afrique change pendant la première moitié du dix-neuvième siècle car l'on passe du commerce des esclaves à la colonisation territoriale. Pour exister concrètement (Mouralis, 2001: 11-26), l'occupation coloniale met en place un dispositif politique et administratif à l'origine de l'État colonial. Il s'agit d'une nouvelle conception de la colonisation dont le fonctionnement nécessite des compétences diverses, l'utilisation tant d'une importante fonction publique africaine que de relais politiques locaux —intermédiaires entre le pouvoir de l'État colonial et la masse de la population—, et l'élaboration d'une connaissance scientifique des pays dominés —mieux connaître pour mieux administrer. Cette élaboration de connaissances permet d'élever le niveau général de la formation et donc de pousser le colonisateur à créer une production scientifique et fictionnelle relative à la "réalité" de l'Afrique, et qui en justifierait la colonisation. En réaction, le colonisé, relativement scolarisé, va produire un contre-discours. Dans ce cadre historique, René Maran constitue une figure ambiguë, parce qu'il est à la fois dominant parmi les dominés —auxiliaire de l'État colonial— dominé parmi les dominants —fonctionnaire colonial noir et originaire des "vieilles colonies".

Dès lors, l'observation que Maran fait de la réalité africaine s'effectue à travers le prisme de ce que d'aucuns ont appelé la "culture coloniale" (Girardet, 1972) ou le "patrimoine colonial" (Manceron, 2003; Bancel, Blanchard et Vergès, 2003; Blanchard et Lemaire, 2004). La perception et l'appréciation qu'il se fait de la réalité africaine préétablie consiste à montrer que l'on ne peut échapper à l'hérédité dite "africaine" —par exemple, malgré la part française de leur être, Mouhinda-Matété et Djogoni Akanda ne peuvent s'écarter de leur atavisme. Au-delà de ces cas particuliers, l'écrivain veut signifier que malgré le métissage, on ne peut ignorer l'instinct qui vit en chaque africain, même métissé —par exemple, la lutte en Djogoni entre sa "sauvagerie atavique" et "l'âme contemporaine". Cette problématique de l'hérédité s'enchevêtre dans celle de l'eau qui acquiert une dimension particulière en ce récit.

Si l'on se remémore, en effet, les exemples prélevés plus haut, on peut en déduire que Maran attribue parfois à l'eau des caractéris-



tiques humaines telles que des sentiments —dans un passage déjà cité (cf. supra), il est précisé que des “sonorités émeuvent l’eau”, ou que “le fleuve [...] ouvre, d’une étreinte brutale, les lèvres verdoyantes des rives”. L’eau peut inspirer une certaine nostalgie —la tristesse de Marthiens, celle de Djogoni espérant que le *fleuve* lui ramènera sa femme, etc. —inhérente à la topologie africaine— des villes comme Brazzaville ou bien Kinshasa sont entourées par des fleuves qui attisent le sentiment nostalgique. L’omniprésence de l’élément aqueux se fait aussi sous forme de pluies ou plus précisément de saison de pluie précédée de tornades, d’orages violents, etc. Cette saison vient marquer une certaine temporalité dans laquelle la pluie devient un élément central de l’expérience humaine. Enfin, l’eau peut être nourricière ou destructrice: nourricière en ce qu’elle nourrit la terre pour les récoltes saisonnières; destructrice car son absence pourrait générer une grande famine, ou bien les pluies diluviennes peuvent ravager les choses, comme cette tornade qui a défeuillé les pétales de Djogoni. C’est ainsi, me semble-t-il, que l’évocation de l’eau devient centrale non seulement dans le récit, mais aussi dans une certaine correspondance de Maran.

En bref, cette esquisse nous a permis de voir que l’une des représentations maranesques de l’Afrique agit aussi à travers l’évocation de l’eau. Rappelons-nous, les multiples modalités d’expression de l’eau (l’eau des pluies et des fleuves) ont permis la mise en relief notamment de l’intrication de la problématique héréditaire à travers les métis et l’évocation de l’eau. Autrement dit, elles ont permis de subsumer les rapports de l’homme au monde, en l’occurrence ceux de Maran à l’Afrique dont le fondement serait l’eau, c’est-à-dire que l’eau se trouverait à la base de toute chose selon lui. Or, s’il est exact, comme le rappellent certains chercheurs (Couloubaritsis, 2003: 45), que la question du rapport de l’homme au monde a été traitée entre autres par la pensée archaïque et la philosophie européenne, son exportation en littérature se fait toutefois selon la logique propre au monde littéraire qui, dès lors, lui confère un statut littéraire où l’eau acquiert une *valeur historique*<sup>1</sup>. C’est dans ce rapport de l’homme au monde que l’on a pu voir les différentes articulations des problèmes sociaux soulevés par Maran (comme celui des enfants métis dans les colonies), problèmes qui passent par le prisme de l’éducation reçue et révèlent ainsi la

---

<sup>1</sup> Par valeur historique, on entend que l’évocation de l’eau devient pertinente dans l’historicité des lettres afro-francophones.

représentation qu'il se fait de l'homme africain et de son monde...  
aqueux.

## Références bibliographiques

- BANCEL, Nicolas, BLANCHARD, Pascal, VERGES, Françoise (2003) *La République coloniale. Essai sur une utopie*, Paris, Albin Michel.
- BLANCHARD, Pascal et LEMAIRE, Sandrine (sld.) (2004) *Culture impériale. Les colonies au cœur de la République, 1931-1961*, avant-propos de Didier Daeninckx, Paris, Autrement.
- COULOUBARITSIS, Lambros (2003) "L'homme archaïque et son monde", *Aux origines de la philosophie européenne. De la pensée archaïque au néoplatonisme*, Bruxelles, De Boeck, pp. 51-70.
- GAHISTO, Manöel (1965) "La genèse de *Batouala*", *Hommage à René Maran*, Paris, Présence africaine, pp. 93-155.
- GIRARDET, Raoul (1972) *L'idée coloniale en France de 1871 à 1962*, Paris, La Table ronde.
- MANCERON, Gilles (2003) *Marianne et les colonies. Une introduction à l'histoire coloniale de la France*, Paris, La Découverte.
- MARAN, René (1921), *Batouala. Véritable roman nègre*, Paris, Albin Michel (2001).
- MARAN, René (1965) "Djogoni (Eaux-fortes)", *Hommage à René Maran*, Paris, Présence africaine, pp. 157-198.
- MOURALIS, Bernard (2001) "Des comptoirs aux Empires, des Empires aux Nations: rapport au territoire et production littéraire africaine", *Littératures postcoloniales et francophonie. Conférences du séminaire de littérature comparée de l'Université de la Sorbonne Nouvelle*, textes réunis par Jean Bessière et Jean-Marc Moura, Paris, Honoré Champion, pp. 11-26.